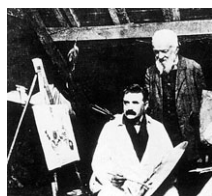


## Julien FERON (1864-1944)

Portrait d'un peintre fauve



*La fête au Houlme – Huile sur toile – 60 x 73 cm*



Normand de souche, Julien Féron est né en 1864 à Saint-Jean du Cardonnay, en Seine-Maritime. D'une famille bourgeoise, il fait des études d'ingénieur et se marie à 23 ans avec une jeune fille âgée de 16 ans dont les parents sont des réfugiés alsaciens. Comme il est de tradition dans les familles aisées, le père établit son fils.

Il lui achète un fonds de commerce au Houlme. Julien Féron, qui ne possède aucunement la bosse du commerce, devient paradoxalement le plus grand entrepositaire d'alcool de toute la vallée du Cailly, rayonnant sur 150 kilomètres, faisant contre mauvaise fortune bon cœur et acceptant cette situation qui lui réussissait fort bien.

Ayant épousé une femme avec une extraordinaire force de caractère et d'un grand dynamisme, Julien Féron, dont on sait qu'il n'avait pas la vocation commerciale, confie très rapidement l'entière direction de l'entreprise à son épouse. Elle réussit d'ailleurs à mener de front cette lourde maison et sa vie familiale. Ils eurent six enfants. Lui ne s'intéresse déjà qu'à la peinture. Il hante les expositions. Entre-temps, et pour les besoins de sa profession initiale, il sillonne en tous sens la campagne normande, conduisant lui-même un cabriolet léger attelé d'un pur-sang, équipage téméraire, bientôt célèbre dans la région, et qui lui valut quelques rencontres brutales avec sa terre natale.

C'est sans doute cet amour conjugué de la peinture et de ses longues randonnées à travers des paysages qu'il ne cesse d'admirer avec ses yeux d'artiste, que lui vint l'irrésistible besoin d'exprimer lui-même ce qu'il ressent.

En 1898, à 34 ans, au lendemain de la naissance de son sixième enfant, Julien Féron commence à peindre en autodidacte avec cette envie absolument foudroyante de transcrire les couleurs, une dominante dans l'œuvre de Julien Féron. Il part maintenant seul dans la campagne avec son chevalet, ses pinceaux et sa palette. Vers 1902-1903, il franchit le pas. Dans sa propriété du Houlme, il se fait construire un atelier très spacieux, collectionnant tout ce qui a trait à la peinture. Il passe son temps en allées et venues à Paris et Rouen dans les expositions. Par hasard, lors d'une de ses excursions parisiennes, il a la chance de rencontrer l'acteur Dorival, sociétaire du Français et grand collectionneur. Curieux de nature, Dorival vient au Houlme. Frappé par la peinture de Féron, il en parle à Armand Guillaumin. Par son intermédiaire, les deux hommes se rencontrent en 1904. C'est le début d'une grande amitié, mêlée de respect, et pour Féron une nouvelle prise de conscience, un nouvel épanouissement. La rencontre avec Guillaumin est fondamentale dans la carrière du peintre.



*Amandier en fleurs à Gassin* – Huile sur toile – 50 x 61 cm

Julien Féron ne peignait que des paysages normands, au point qu'il est surnommé dans son entourage et par les critiques, après une ou deux expositions «Le peintre des pommiers en fleurs». Guillaumin élargira sa vision de la nature. Travaillant ensemble au Houlme, quel bonheur pour Féron de peindre à côté de ce maître dont il admirait la peinture. Guillaumin prodigue à son ami des conseils dont celui de ne pas se limiter aux paysages normands et il l'invite chez lui dans la Creuse.

Ils feront trois séjours successifs à Crozant en 1905, 1908 et 1910. Il est certain que la peinture de Julien Féron est à ce moment-là influencée par le maître, étant donné l'admiration sans borne qu'il lui porte. L'amitié de Guillaumin est, elle aussi, sincère et admirative. N'échange-t-il pas deux de ses toiles contre deux Julien Féron? Un échange qui n'a pas de prix pour Féron. C'est une reconnaissance de son talent. Féron ne retournera que rarement dans la Creuse comme s'il avait voulu se détacher de l'influence de Guillaumin tout en conservant sa précieuse amitié.

Continuant à peindre partout où il se trouve, Julien Féron entreprend de longs voyages pour l'époque, la Tunisie, l'Algérie. Curieusement, les pays du Maghreb ne l'influencent pas, alors qu'il a le

coup de foudre pour le Midi et surtout son arrière-pays, dont les couleurs l'amèneront à peindre avec plus de fougue. La couleur est essentielle dans les toiles de Féron. L'absence de couleur est une hantise pour lui qui ne comprenait pas la vision noire de certains de ses amis peintres comme Pierre Hodé : « Le noir, disait-il, n'est plus une couleur ».



*Chemin près de Gassin – Huile sur panneau – 38 x 52 cm*

Le midi de la France, il l'a découvert à la suite d'un drame, d'une épreuve qu'il a eu du mal à surmonter. En 1924, ayant vendu son entreprise et loué sa maison du Houlme, il s'installe avec sa famille à Paris où son plus jeune fils devait poursuivre ses études. Deux ans plus tard, ce fils chéri décède tragiquement. Plus que jamais Julien Féron se réfugie dans la peinture. Il revient au Houlme, son Pays de Caux lui manque. Pour surmonter l'épreuve, il accepte en cette année 1926, l'invitation d'Henri Bénézit de séjourner à Hyères.

La mer ne l'attire pas, il sillonne à pied la campagne, c'est un marcheur infatigable, et découvre avec une sorte de fascination les amandiers en fleurs. Au hasard de son chemin, il tombe sur un minuscule village, nid d'aigle sur un piton, Gassin et ses 150 âmes. C'est un coup de foudre. Il y revient en octobre et découvre alors les vignes rouges. Il achète une petite maison encadrée entre deux autres.

Dans ce village de Gassin, Féron est le premier étranger à venir habiter. Il y séjourne deux mois pendant huit années et le peintre atteint sa plénitude. Cette période du Midi a été absolument déterminante.

En 1934, Féron, âgé de 70 ans, renonce à Gassin avec regrets. Sa passion pour la peinture est intacte. Il peint jusqu'à la fin. Si le peintre s'isolait dans son atelier, il n'en était pas moins un homme social et d'une grande générosité.

Ses qualités de cœur nous sont révélées par la manière dont il a exercé sa fonction électorale de maire du Houlme de 1912 à 1924, en particulier dans les années douloureuses de la guerre 14-18, aidant les familles dans la peine.

Homme populaire, Julien Féron était aussi un original, plutôt gentil et doux, mais parfois très coléreux. Ce maire fit beaucoup pour sa commune en faisant construire à ses frais des logements ouvriers, précurseur en cela d'une politique sociale encore peu en vigueur à cette époque et qui lui

valut d'ailleurs de mourir pauvre.

A la fin de sa vie, jusqu'à quatre-vingts ans, il va deux fois par an à Paris pour visiter des expositions, séjours qui se terminent invariablement au Louvre où il s'assied pendant des heures devant un tableau de Monet, de Manet, de Sisley, comme pour s'en imprégner.

Sa passion pour la peinture ne s'éteindra qu'avec lui, le 6 février 1944.

Reconnaissons que la vision du paysage normand fut à l'origine de la volonté de transcrire par la peinture son intériorité et cela très instinctivement sans méthode, mais ayant toutefois observé les peintres et recherché par des contacts amicaux, conseils et jugements.

Entre 1900 et 1905, il se lie d'amitié avec Robert Antoine Pinchon, Pierre Dumont, Eugène Tirvert, Marcel Couchaux, et plus tard, Pierre Hodé. Ce sont ces peintres, si souvent réunis autour de lui, dans sa maison, qui vont fonder dès 1907 le groupe des XXX, puis la Société de peinture moderne. Féron partage leur enthousiasme face au mouvement naissant du «Fauvisme», c'est normal, c'est un passionné de la couleur, toutes ses toiles sont conçues par touches courtes de couleurs pures.



*Femme au jardin*  
Huile sur panneau – 73 x 60 cm

L'étude de l'œuvre de cet artiste peut se diviser en trois grandes périodes :

La première (1898-1903) est celle où l'apport du fauvisme pour ce jeune peintre de quarante ans est essentiel. Il maîtrise la couleur et progressivement organise sans amateurisme sa toile.

La seconde (1904-1910) est marquée par la rencontre avec Guillaumin qui découvre en lui un talent sûr qu'il cherche à conseiller. L'autorité du Maître portera sur la composition du tableau, l'élargissement de la touche par la recherche d'aplats et sur les bases harmoniques des couleurs et de leurs valeurs. Les toiles de cette époque et surtout celles de la Creuse furent très imprégnées de

la palette de Guillaumin. Malgré cette forte amitié, Féron cesse de travailler auprès de Guillaumin; seule leur correspondance assidue leur permet de conserver un contact.

La troisième période (1911-1944) est celle de la plénitude. Il se détache des méthodes que Guillaumin lui a enseignées gardant toutefois une forte empreinte. Son travail devient très personnel, sa caractéristique essentielle demeure la couleur. C'est une œuvre joyeuse, menée avec rapidité et aisance. Chaque tableau est une invitation à l'évasion, il peint avec fougue, le personnage et sa toile ne font qu'un.

On ne possède que très peu de documents sur la vie artistique et familiale de Julien Féron. D'une modestie quasi malade, celui-ci n'attachait aucune importance aux archives ou documents le concernant, et les rares correspondances existantes furent dispersées pendant la guerre.

De ses expositions, nous ne pouvons qu'en citer quelques-unes à travers les chroniques de Dubosc, critique du Journal de Rouen. On sait que le peintre exposait régulièrement à Rouen à la Galerie Legrip, à Paris à la Galerie Lefranc et il participait régulièrement au Salon des Indépendants et au Salon de Rouen.

Julien Féron s'est attaché presque exclusivement aux paysages, qu'ils soient Normands, du Centre ou de la Provence. Une nature dans laquelle il s'intègre, plantant son chevalet face au motif. On remarquera dans son œuvre l'absence de marines, la mer et les côtes ne l'ont pas attiré.

Comme l'écrivait Gilbert de KNYFF : «Les artistes, lorsqu'ils méritent ce nom, sortent les uns après les autres de l'ombre dans laquelle ils stagnaient ». Julien Féron mérite cette réhabilitation.

Julien Féron est avant tout un grand coloriste qui, tout comme Guillaumin, pourrait le faire considérer comme un fauve.



*Le vieil arbre devant la maison – Huile sur panneau – 45 x 55 cm*

Bien sûr, il y a chez Julien Féron une prédilection pour la couleur, un refus de l'anthropocentrisme au profit du paysage, une relative indifférence pour la composition, un goût pour les couleurs vives et surtout une liberté d'expression picturale.

Néanmoins, il y aurait quelques réserves à le considérer totalement comme un fauve, car il demeure impressionniste, notamment dans sa façon de figurer l'espace où l'air modèle les formes.



*La vallée de la Creuse* – Huile sur toile – 60 x 73 cm

Sa conception spatiale reste traditionnelle, la lumière modifiant les tons en fonction de la distance des différents plans.

Chez les fauves, cette notion d'espace créé par la lumière sera abolie au profit de la seule couleur qui accièrera ainsi son autonomie. En effet les teintes du premier plan et de l'arrière-plan restent de la même intensité, c'est le ton pur qui exprime la distance (par exemple le bleu éloigne tandis que le jaune rapproche).

Son âge ainsi que sa situation sociale peuvent peut-être servir de pistes à l'explication de cette adhésion partielle au fauvisme.

Rappelons que la période du fauvisme se situe, comme beaucoup d'historiens d'art s'accordent à le dire, entre 1903 et 1907. Les peintres fauves, qu'il s'agisse de Matisse, Derain, Vlaminck, Van Dongen, Braque ou Friesz ont entre 20 et 30 ans. Julien Féron, lui, en a presque 40.

Ils ont l'esprit contestataire, ils veulent rompre avec le passé (Vlaminck se déclare prêt à mettre le feu à l'École des Beaux-Arts). Julien Féron est à ce moment-là un homme établi, à la tête d'une entreprise prospère et père de six enfants. En même temps il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'il adhère aux idéaux de ces jeunes artistes lorsque l'on sait quelle politique sociale il a menée lorsqu'il était maire du Houllme, créant des logements sociaux pour les déshérités, et ce avec ses propres deniers.

Il n'en reste pas moins que l'art de Julien Féron participe à ce nouvel élan vital qui va secouer le monde de l'art en cette transition de siècle. Il adopte une nouvelle manière d'appréhender le monde. La nature n'est plus l'objet de sa peinture, mais plutôt le lieu où s'exerce son imagination, ses impulsions, ses sensations.



*Paris. le pont Saint-Michel – Huile sur panneau – 51 x 60 cm*

Il y a dans sa peinture une véritable explosion lyrique où les couleurs s'expriment avec la plus grande liberté. Une peinture de Julien Féron n'est pas une représentation illusionniste et passive de la réalité, mais un espace poétique où la réalité est réinventée, où il accorde le primat à l'imagination. Julien Féron est resté jusqu'au bout un grand coloriste, puisqu'au moment d'entrer dans l'autre monde ses derniers mots ont encore été: «Rose, bleu, orange, que c'est beau ... »

GALERIE ART EN SEINE – Thierry Tuffier

6, rue Raoul Dufy – 76600 LE HAVRE

Tél. : 02 77 67 61 70 – Courriel : [thierrv.tuffier@artenseine.com](mailto:thierrv.tuffier@artenseine.com)